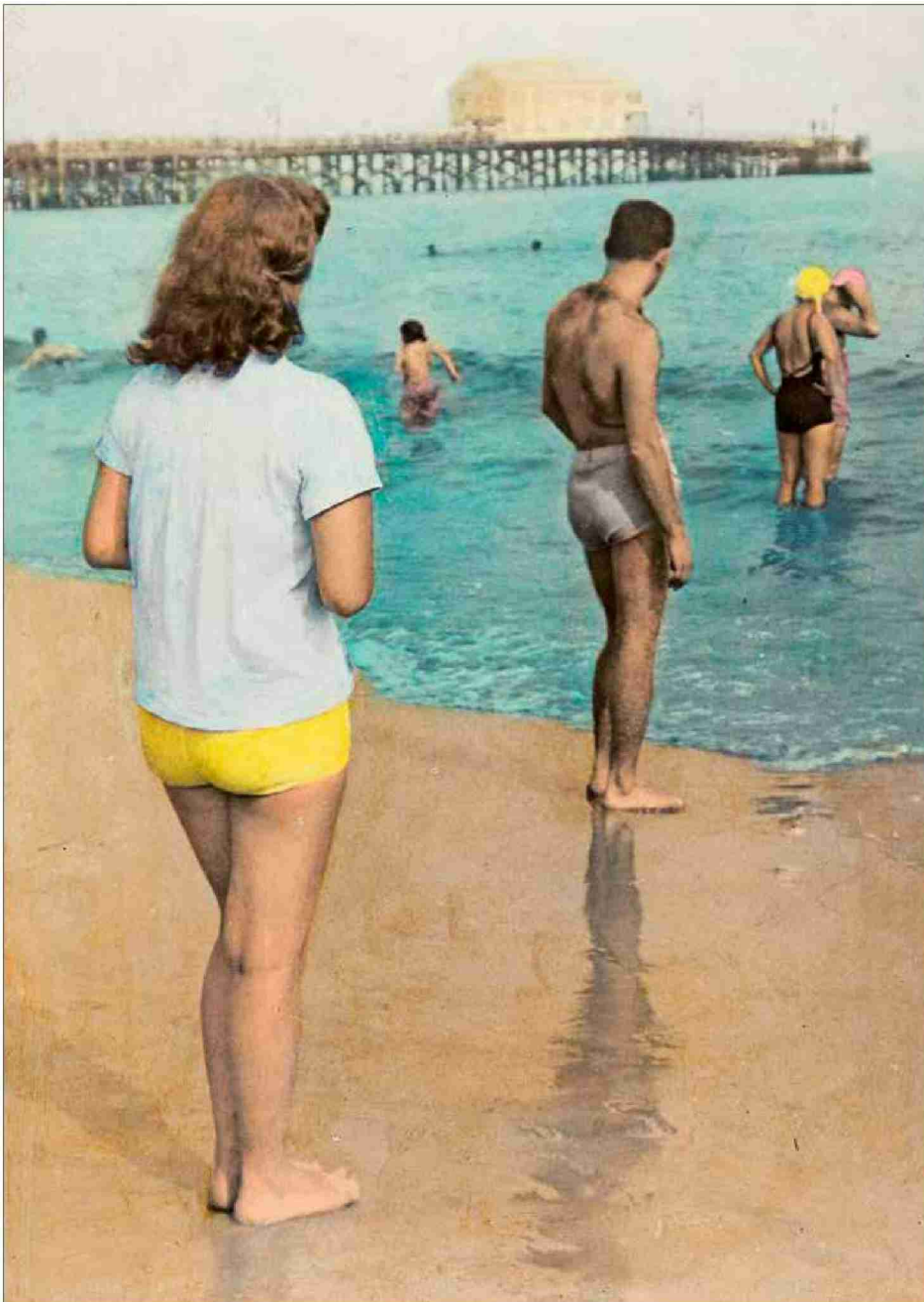
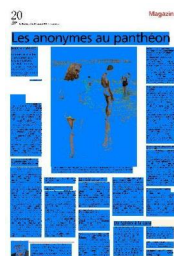


Les anonymes au panthéon



«Si on agrandit ces photos anonymes, tout à coup elles deviennent des œuvres d'art», sourit Peter Herzog, en pensant à ces *Baigneurs à Coney Island*, un tirage anonyme qui fait l'affiche de l'exposition *The incredible world of photography*, jusqu'au 4 octobre au Kunstmuseum de Bâle. ANONYME / JACQUES HERZOG & PIERRE DE MEURON KABINETT



CHRISTOPHE DUTOIT

Depuis les années 1970, Ruth et Peter Herzog ont érigé une collection de photographies parmi les plus importantes au monde. Interview en marge de l'exposition *The incredible world of photography* au Kunstmuseum de Bâle.



L'être humain a toujours été au centre de notre collection. Avec l'idée de montrer que l'on dépend tous les uns des autres. Quand on regarde des albums de photos de famille, on y voit partout les mêmes rêves, partout les mêmes espoirs. Pour moi, la photographie est une sorte d'espéranto universel.»

Rencontrer Peter Herzog dans sa maison au centre-ville de Bâle, c'est ouvrir une boîte de Pandore. Dans un français châtié, teinté d'un charmant accent alémanique, il est intarissable. Il raconte comment il a commencé à collectionner de la photographie dans les années 1970, après que son épouse Ruth lui eut montré une image de fileuses aux puces de Zurich. «J'ai compris que la photographie était à la fois un document et une esthétique. Aujourd'hui, je me rends compte que ces femmes me rappelaient ma grand-mère.» Un fonds qui compte désormais plus de 500 000 images.

Comment était-ce de collectionner de la photographie dans les années 1970? Il n'y avait pas eBay à ce moment-là...

En Suisse, peu de gens connaissent l'Art nouveau et l'Art déco, à l'exception de quelques spécialistes. Au moment où j'ai commencé avec la photographie, les gens pensaient que

j'étais devenu fou. Ils disaient: «En plus, il ne collectionne que les anonymes et même pas les Man Ray ou les Le Gray!»

Je travaillais comme juriste à Londres. Au début des années 1970, Christie's et Sotheby's vendaient déjà de la photographie, mais seulement du XIX^e siècle. Pas d'albums de famille, ni d'entreprise ni de voyage... J'ai vu un vaste horizon. Avec mon épouse, nous avons élargi nos intérêts, d'une manière de plus en plus sérieuse. J'en ai parlé aux antiquaires, aux libraires, aux marchands d'art. Je recevais des catalogues de partout dans le monde. En Suisse, peu de chose m'intéressait hormis les albums de famille. En France surtout, on trouvait beaucoup de choses intéressantes. Paris restait le berceau de la photographie. En ce temps-là, je m'arrêtais à la frontière avec mes cartons remplis de photos. Mais les douaniers me laissaient passer, parce que ça n'avait pas de valeur à leurs yeux. Un jour, un douanier a organisé, en pleine nuit, une exposition dans la gare de Bâle. Il aimait la photographie et il a tout regardé durant deux heures au moins...

Comment avez-vous construit votre collection?

A la fin des années 1980, il y avait une certaine hype pour la photographie historique. L'antiquaire parisien André Jammes a vendu des choses à des prix de fou. Du coup, les brocanteurs ont commencé à penser que chaque photo valait quelque chose. Aujourd'hui, les albums de voyage en Chine se négocient comme des vases Ming. La photo que nous collectionnions à l'époque était quantité négligeable par rapport aux grands noms. On s'intéressait à la vie de l'être humain dans la société industrielle de 1839 à la fin du XX^e siècle. Et, en parallèle, à la manière dont s'est développée la Suisse, d'un pays agrarien vers une économie de service. Les photos racontent ces histoires de façon très dense. Nous n'avons jamais collec-

tionné par nostalgie. Toujours par intérêt pour l'être humain.

N'avez-vous jamais craint de ne plus rien trouver d'intéressant?

Aujourd'hui, il est déjà rare de trouver un album de famille des années 1920-1930. Je ne parle même pas de 1860! La photographie est devenue un champ accepté par le marché de l'art. Parfois, on pense avoir tout vu. Mais non! La vie a tellement de facettes et la photographie inclut tellement tout ce qui est possible. On a toujours des surprises. Regardez là, sur la table: le voyage au Japon d'un des fondateurs de l'entreprise Geigy.

Avez-vous d'autres projets d'expositions ou de livres?

Naturellement, nous avons des dizaines d'expositions en tête. Mais l'âge avance. Je rêve de monter une exposition avec vraiment beaucoup d'images, des milliers d'images en une seule fois. Une nouvelle *Family of man*, comme l'avait montré Steichen au MoMA en 1955.

Après plus de quarante-cinq ans à collectionner des images, quelle est votre définition d'une bonne photographie?

C'est celle d'un père qui regarde ses enfants jouer au jardin. A un moment précis, il voit une certaine expression qui représente exactement le caractère de sa fille. S'il arrive à attraper le moment juste, cette photographie donnera plus tard à cette fille une idée de comment son père la voyait lorsqu'elle était jeune... C'est là le secret de la bonne photographie: pouvoir rendre visible quelque chose que nous avons en tête. Comme une phrase qui décrit précisément une idée. N'importe qui est capable de faire une bonne photographie. Surtout aujourd'hui. Mais c'est dangereux, car beaucoup de gens se pensent artistes (*il sourit*). Actuellement, nous sommes entourés d'une telle quantité d'images que nous avons en tête ce que doit être une bonne photographie. Il existe comme un canon. Or, la raison d'être de l'art est de trouver de nouvelles



La Gruyère
1630 Bulle
026/ 919 69 00
www.lagruyere.ch/

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 13'357
Erscheinungsweise: 3x wöchentlich



Seite: 20
Fläche: 118'307 mm²

kunstmuseum basel

Auftrag: 38055
Themen-Nr.: 038.055

Referenz: 78234054
Ausschnitt Seite: 3/4

manières de montrer les choses. Et c'est très difficile. Il est rare que je m'étonne. Ce sont alors des jours de fête!

Au Kunstmuseum, vous montrez beaucoup d'objets photographiques, des tirages écornés, des albums, des plaques. Est-ce un contre-pied aux images que l'on ne voit plus que sur les écrans?

Dans l'exposition, je vois que les gens passent beaucoup de temps devant les albums, devant les petits formats. Pour moi, c'est une surprise. Dans ce milieu, tout devrait être géant. Si on agrandit ces photos anonymes, tout à coup elles deviennent des œuvres d'art. J'aimerais bien voir toutes les photos d'Andreas Gurski, de Thomas Ruff ou de Candida Hofer réduites au format de cartes postales.

Quel avenir voyez-vous pour votre collection?

Naturellement, elle appartiendra un jour au canton de Bâle. Avec l'aide de mon frère Jacques Herzog et de Pierre de Meuron [les deux célèbres architectes ont acquis le fonds qui se trouve depuis 2015 dans leur cabinet], on organisera quelque chose pour que ces photos puissent être utilisées par l'Université, par les écoles, par les musées. «Chaque photo a une aura», disait l'historien Walter Benjamin. C'est quelque chose de tactile. Il faut être en contact avec la matière même de l'image. Les universitaires doivent avoir accès aux originaux. Il faut apprendre directement des images et pas uniquement de la théorie dans les

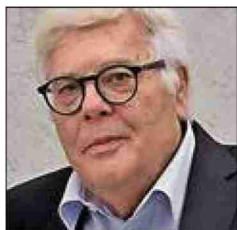
livres. Aujourd'hui, on n'est qu'au commencement. C'est étonnant, car la photographie est déjà vieille de 180 ans. Après ma mort, la collection perdurera. Et plus longtemps que ma propre vie. Elle sera de grande valeur pour les générations à venir. C'est mon espoir.

Recevez-vous des aides pour le futur de votre collection?

Le monde de la politique ne comprend pas. Actuellement, la mentalité dominante est de dire: «Les gens qui s'occupent de culture n'ont qu'à financer eux-mêmes ce luxe inutile.» Au contraire, Josef Helfenstein, le nouveau directeur du Kunstmuseum de Bâle, arrive des Etats-Unis. Là-bas, chaque musée a un département photo. Chaque université a une chaire d'histoire de la photo. Aujourd'hui, c'est presque un miracle si cette exposition a pu se faire. Comme on dit en allemand, nous avons mis une pierre dans la chaussure. A chaque pas, on la sentira. Et la politique ne pourra plus dire que ça n'est pas possible.

Où en êtes-vous de l'inventaire de vos fonds?

Nous sommes en train de digitaliser les images. On travaille également à une histoire orale, pour recueillir ce que ma femme et moi savons sur ces photographies. Si nous ne les écrivons pas, ces histoires disparaîtront. Malheureusement, je n'ai pas noté les noms de tous les photographes. C'est idiot. Le contenu m'intéressait davantage que les noms... Maintenant, je me blâme pour cela. ■

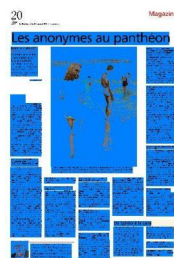


«Après ma mort, la collection perdurera. Et plus longtemps que ma propre vie. Elle sera de grande valeur pour les générations à venir. C'est mon espoir.» **PETER HERZOG**



La Gruyère
1630 Bulle
026/ 919 69 00
www.lagruyere.ch/

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 13'357
Erscheinungsweise: 3x wöchentlich



Seite: 20
Fläche: 118'307 mm²

kunstmuseum basel

Auftrag: 38055
Themen-Nr.: 038.055

Referenz: 78234054
Ausschnitt Seite: 4/4

Du Sphinx à la Lune

Pour la première fois, la collection de photographies de Ruth et Peter Herzog fait l'objet d'une vaste exposition en Suisse. Et, pour la première fois, le prestigieux Kunstmuseum de Bâle consacre un accrochage à l'histoire de la photographie... Deux premières pour *The incredible world of photography*, à voir jusqu'au 4 octobre.

Dès l'entrée, une évidence: ici la photographie est montrée comme un objet réel, une plaque de métal dans les années 1850, un album de famille aux odeurs de naphthaline, un tirage papier jauni

par les décennies qui, passé de main en main, garde les stigmates d'être vu. Quatre cents images en immense majorité anonymes, du Sphinx à la Lune, en passant par l'éléphant de Bâle, à découvrir sans modération. CD

Bâle, Kunstmuseum, jusqu'au 4 octobre. Digital en français sur tiwop.kunstmuseumbasel.ch/fr

Catalogue *The incredible world of photography*, Christoph Merian Verlag, 360 pages